

THÈSE DE
PARIS.
1899
N^o. 3.

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

LE MINISTÈRE AU POINT DE VUE DARBYSTE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 19 juillet 1889, à 4 heures

PAR

ALBERT ARNAL

GENÈVE

IMPRIMERIE MAURICE RICHTER

1889

LE MINISTÈRE
AU POINT DE VUE DARBYSTE

Étude historique et critique

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

LE MINISTÈRE

AU POINT DE VUE DARBYSTE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
pour obtenir le grade de bachelier en théologie
et soutenue publiquement le 19 juillet 1889, à 4 heures

PAR

ALBERT ARNAL



GENÈVE

IMPRIMERIE MAURICE RICHTER

1889

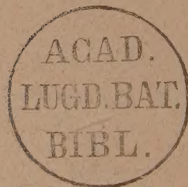
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. VAUCHER, *Président de la soutenance.*

MM. VAUCHER,	}	<i>Examineurs</i>
STAPPER,		
LICHTENBERGER,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.



A mes catéchumènes de Mulhouse.

CHAPITRE I^{er}

APERÇU HISTORIQUE

SUR LA DOCTRINE DARBYSTE EN GÉNÉRAL

Lorsqu'un homme sincère a vécu longtemps éloigné d'une vérité quelconque, fondamentale ou non, et qu'il se trouve en contact avec elle, il court un très grand risque : s'il n'y prend garde, en effet, cette idée s'emparera de tout son être, elle s'imposera à sa volonté. Il ne l'avait jamais possédée et maintenant il ne verra plus qu'elle ; il voudra la mettre en évidence, et, si pour cela il y a des difficultés à surmonter, il cherchera à les surmonter ; s'il faut lutter, il luttera ; rien ne lui coûtera, ni sacrifices, ni humiliations. Cette vérité, ou tout au moins ce qu'il regardera comme tel, sera comme une idole élevée sur un piédestal. Il l'adorera et n'aura de repos que lorsque tout le monde l'adorera avec lui.

Le Darbysme n'est qu'une idée nouvelle à laquelle son fondateur s'est donné corps et âme : fortune, bien-être, position, famille, santé, il a tout sacrifié à ce qu'il croyait être la vérité. Malheureusement ce principe qui, bien compris, aurait pu avoir des conséquences bénies pour l'Église, devint peu à peu une plante dangereuse, enfonçant ses racines un peu partout. C'est ce que nous allons essayer de démontrer dans le résumé qui va suivre.

Il y a soixante ans environ, quelques membres de l'Église anglicane ne trouvant plus, dans le culte officiel, la nourriture spirituelle qu'il fallait à leur âme, décidèrent de se réunir pour étudier la Parole de Dieu. Chacun apportait ses lumières et tous se faisaient part de leurs expériences et se soutenaient mutuellement.

Bientôt, poussés par un besoin plus intime de communion fraternelle, ils décidèrent de prendre la Cène entre eux chaque dimanche.

Anthony Norris Groves, ancien dentiste à Exeter, paraît avoir été le principal instigateur de ce mouvement. C'est à Dublin, où il s'était rendu pour étudier la théologie, que se tinrent pour la première fois de semblables réunions. Ce temps, que nous pourrions appeler l'enfance du Plymouthisme, dura de 1828 à 1832. Pendant ces quatre années, l'harmonie la plus parfaite régna au sein de la petite communauté. Personne ne pensait à supplanter son

voisin, personne ne songeait à faire prédominer ses propres idées sur celles des autres.

Des réunions semblables furent organisées à Bristol et surtout à Plymouth, d'où le nom de Plymouthisme. Ces petits troupeaux dispersés sentirent peu à peu le besoin de s'unir, et formèrent une sorte de fédération. Mais cet accord qui les unissait, et la tranquillité dont ils jouissaient ne devaient pas durer longtemps. En étudiant la Parole de Dieu, ils crurent reconnaître que leur organisation répondait au type laissé par les apôtres eux-mêmes. Cette découverte les poussa à se séparer de l'Église établie.

Ils consentirent cependant à s'unir avec leurs frères nationaux, et à fonder avec eux une société pour travailler à l'œuvre de l'Évangélisation. Par ce moyen, un bien immense fut accompli, surtout en Irlande. La foi et l'amour s'étaient emparés avec tant de puissance de chacun d'eux, que tous se sentaient poussés à faire connaître Jésus-Christ. Dans ces moments bénis, pas de distinctions entre pasteurs et laïques ; pas d'opposition entre dissidents et nationaux : pasteurs, médecins, matelots, magistrats, militaires et paysans, tout le monde brûlait de propager la bonne nouvelle du salut : « On ne songeait alors qu'à jouir d'une vie de communion et à supporter patiemment les erreurs de ses frères ¹. »

¹ Herzog: *Encyclopædie*, art. *Plymouthbrüder*, 2^e éd., t. XII, p. 73.

Ce zèle ne devait pas durer longtemps. Bientôt, en effet, s'ouvrit la lutte entre les dissidents et le clergé anglican. A ces controverses s'ajoutèrent celles de Darby et de Newton, tous deux membres influents de la communauté de Plymouth.

D'après Newton, les frères avaient dévié de la voie droite; des erreurs s'étaient fait jour dans le sein des assemblées. Il attaqua Darby sur plusieurs points : selon lui, Jésus, par son incarnation et sa naissance au milieu du peuple d'Israël, était tombé, lui aussi, sous le coup de la condamnation qui avait frappé Israël. Darby, à son tour, accusa Newton d'hérésie. En 1847, le premier, au retour d'un voyage en Suisse, rompit complètement; on s'ex-communicait de part et d'autre. Alors, estimant que la France et la Suisse offraient un terrain plus propice à la diffusion de ses doctrines, Darby quitta l'Angleterre et traversa la Manche. Avant de le suivre dans ce nouveau champ de travail, disons quelques mots de sa personne et des circonstances qui lui firent accepter les idées dont il allait devenir le principal représentant sur le continent.

JOHN NELSON DARBY était né le 18 novembre 1800 d'une famille irlandaise distinguée. Son père, frappé de son intelligence, le poussa vers l'étude du droit. Il devint avocat, mais ne trouvant pas, dans cette profession, le champ d'activité qu'il désirait, il abandonna cette carrière, étudia la théologie, devint ministre de l'Église anglicane, et s'établit pendant quel-

que temps dans la petite ville de Wicklow, où il exerça les fonctions pastorales.

Ce changement de carrière renversa les plans de son père, qui le déshérita. Il aurait eu à traverser des jours difficiles, si un oncle, qui l'aimait comme son propre fils, ne lui fût venu en aide en lui léguant une fortune considérable. Il aurait donc pu, sans crainte des mauvais jours, remplir ses fonctions pastorales dans sa patrie, si un changement, survenu dans ses convictions religieuses, ne l'eût poussé dans un autre milieu. C'était au moment où l'Église traversait la période critique de son histoire dont nous avons parlé.

Darby, tout en annonçant l'Évangile, sentit surgir en lui des doutes très graves au sujet de la succession apostolique ¹.

Peu à peu ce dogme, l'une des bases de la constitution de l'Église anglicane, perdit de sa solidité aux yeux de Darby qui, après bien des luttes, finit par conclure que cette succession n'était qu'une chimère, et qu'elle avait été plus d'une fois interrompue. Cette découverte brisa le lien qui unissait Darby à l'Église établie. « Il lui semblait que, si son

¹ D'après cette théorie, l'Église, qui est une institution, a comme conducteurs spirituels des évêques qui sont en ligne directe les successeurs des apôtres. Sans l'ordination donnée pour la première fois par les apôtres et transmise par les évêques, il n'y a pas d'Église véritable. Toutes les assemblées déjà existantes ou qui pourraient se former ne sont et ne sauraient être que des sectes.

Église voulait rester fidèle à ces principes, elle ne pouvait reconnaître saint Paul comme apôtre, puisqu'il n'avait pas reçu sa consécration dans cette Église¹. »

Comme le fait très bien remarquer M. Krüger, au lieu de quitter son Église, quelle eût été la ligne de conduite à tenir pour Darby ? « Puisqu'il reconnaissait comme faux le principe de la succession apostolique, il n'aurait eu qu'à l'abandonner ; tandis qu'il conserva ce principe, et, parce qu'il n'était pas vrai, il en déduisit sa théorie de l'apostasie de l'Église². » Dès ce moment, la rupture était faite ; Darby abandonna son ministère régulier, se joignit aux Frères de Dublin (1832) où, comme on l'avait fait à Plymouth et dans d'autres villes de l'Angleterre, il commença à prêcher l'Évangile et les vérités nouvelles qu'il croyait y avoir découvertes.

C'est probablement alors que surgirent les controverses à la suite desquelles nous l'avons vu passer en France.

Pour avoir un aperçu des vues du Plymouthisme, nous ne saurions mieux faire que de citer, malgré sa forme défectueuse, le résumé qu'en donne Monsell dans sa brochure *Le Plymouthisme en Suisse* :

« I. La résurrection du Sauveur reprend son importance dans la prédication de l'Évangile. 1 Cor.

¹ Herzog, *l. c.*

² G. Krüger : *Le Darbysme*, p. 8 et 9.

15, 1-4. L'identité devant Dieu des croyants avec le Seigneur Jésus comme mort, enseveli, ressuscité, accueillis ensemble avec lui (Éphés. 2, 1-7) est proclamée avec assurance et puissance.

« II. Au lieu de faire de la Bible un recueil homogène, dans toutes les parties duquel on puise indifféremment des commandements et des promesses, les Frères de Plymouth mettent décidément l'accent sur les manifestations progressives de Dieu, et sur la différence entre l'économie de la loi et celle de la grâce quant à la connaissance, à la morale et au culte.

« III. Grande attention aux écritures prophétiques. L'espérance du croyant n'est pas le moment de la mort, mais plutôt celui où la mort sera engloutie. 1 Cor. 15, 54. L'ordre réel dans lequel s'exercent les divers offices du Rédempteur est saisi : Jésus autrefois Prophète (Actes 3, 22), maintenant Sacrificateur (Hébr. 5, 5; 8, 4) et plus tard Roi (Hébr. 10, 13; Apoc. 11, 15. 17).

« L'existence future d'un résidu parmi les Juifs, persécuté à cause de sa fidélité à la loi et de son attente du Messie, est associée à une foule de passages des Psaumes et des Prophètes.

« IV. Au lieu d'un règne de Christ et de ses saints sur la terre, le millénium des Pères, des Anabaptistes et d'une portion pieuse du clergé anglican, les Frères de Plymouth croient à deux sphères distinctes, (quoique associées), dans la gloire à venir; autre est l'héritage réservé dans

les cieux pour ceux qui maintenant souffrent avec Christ, et autre celui des Juifs et des nations converties qui seront sur la terre. Les Plymouthistes en Suisse insistent beaucoup sur l'enlèvement des saints avant la grande persécution à venir qui ne doit atteindre, pensent-ils, que le résidu juif. Cette idée n'est pas universelle en Angleterre. (Chez les Plymouthistes anglais.)

« V. Le sacerdoce universel est présenté, non seulement sous la forme d'un droit, mais encore sous celle d'un devoir. Chaque chrétien est responsable pour l'usage des talents qui lui sont confiés; les cache-t-il, les abus ecclésiastiques ne peuvent le justifier, quelque anciens et respectables qu'ils soient.

« VI. L'assemblée entière est sous la conduite du Saint-Esprit, en vertu de la spiritualité de ses membres. Dans ce sentiment, elle doit se placer sous le regard de Dieu, depuis les actes les plus solennels du culte, jusqu'aux détails d'administration. Les fonctions et les arrangements humains doivent se fondre dans cette vie de Dieu agissant dans tous les membres du corps, pour le bien de l'assemblée.

« VII. Point de clergé. Celui qui se voue à l'œuvre du ministère, et duquel c'est la véritable vocation, est ministre du saint Évangile, en vertu de son don et de son dévouement, sans être distingué des laïques par une consécration formelle.

« VIII. La réunion de tous les chrétiens en

une seule dénomination est l'unique moyen de manifester leur unité en Christ. Toutes les dénominations sont schismatiques par le fait même de leur existence; et, de nos jours, les Frères de Plymouth ont une mission spéciale du Saint-Esprit, pour sommer les fidèles de quitter leurs diverses communions, et de rester sans organisation ecclésiastique en attendant le retour du Seigneur.

« IX. Toute prétention à une organisation ecclésiastique étant un démenti donné à notre état de ruine, équivant aux prétentions à la vertu chez l'homme naturel; il faut commencer par y renoncer. Il n'y a plus d'Église, il y a seulement des chrétiens qui s'édifient entre eux et évangélisent le monde; et quels que soient la piété, le zèle, le dévouement d'une assemblée chrétienne, l'on ne peut être en communion avec elle que lorsqu'elle s'est dissoute pour se reconstruire sur une nouvelle base, celle du témoignage contre l'apostasie. »

Voilà quelles étaient les vues de Darby, voilà quelles furent les théories qu'il chercha et réussit jusqu'à un certain point à propager en France et en Suisse. Tout y est-il mauvais? Non, assurément; mais la bonne semence y est tellement étouffée par l'ivraie, qu'elle ne pourra jamais s'en dégager et porter des fruits.

M. DARBY A GENÈVE. — Après avoir passé quelque temps à Paris, M. Darby vint en Suisse et

s'établit à Genève vers la fin de 1837 ou au commencement de 1838.

A son arrivée, l'Église passait encore par le réveil qui a marqué cette époque d'un caractère particulier. Des chrétiens nombreux, dégoûtés, eux aussi, comme ceux d'Angleterre, de ce rationalisme explicite ou implicite et de cette vieille orthodoxie qui tuaient l'Église nationale, avaient fini par se réunir en petites communautés, dans le but de lire et de méditer ensemble la Parole de Dieu. Bientôt avaient surgi les difficultés; le clergé lui-même avait essayé d'arrêter ce mouvement, mais sans pouvoir y parvenir. Loin de l'affaiblir, ces luttes avaient fortifié cette petite Église qui venait de se fonder.

Mais si les difficultés du dehors n'avaient pu entamer l'union de cette communauté, il n'en fut pas ainsi de celles qui surgissaient entre les membres eux-mêmes; on voulait réorganiser, remplacer certains principes par d'autres, les esprits s'agitaient, on n'admettait plus les pasteurs à certaines conférences; le terrain était donc parfaitement bien préparé pour les innovations. M. Darby, en politique expérimenté, profita de ce moment pour venir s'installer à Genève. Assurément il n'aurait jamais pu trouver une occasion plus favorable à la propagation de ses doctrines. Pendant deux ou trois années il sut se tenir sur la réserve. Rien, dans ses paroles ni dans sa conduite, ne pouvait faire prévoir qu'il deviendrait plus tard un des adversaires les plus

acharnés de cette Église. Il logea même en arrivant chez l'un des pasteurs, tant on avait confiance en lui. Il n'était pas question alors d'« apostasie », ni de prophéties nouvelles, mais de prédications édifiantes sur Jésus-Christ, son œuvre expiatoire, sa venue glorieuse. Ces conférences amenèrent même un certain apaisement dans les esprits.

Si M. Darby retardait ainsi le moment d'agir, ce n'était que pour pouvoir le faire plus sûrement. En effet, une fois qu'il crut s'être attaché un bon nombre des chrétiens les plus sérieux et des plus éclairés, il démasqua tout à coup ses batteries, prêcha avec toute l'énergie dont il était capable, et la conséquence fut qu'en 1842 une scission s'opéra dans l'Église. Un certain nombre de membres la quittèrent pour s'unir à celui qui les avait séduits, et fonder avec lui une communauté darbyste.

Le mouvement commencé à Genève ne tarda pas à s'étendre à d'autres parties de la Suisse.

M. DARBY À LAUSANNE. — Lausanne fut la première ville du canton de Vaud que M. Darby visita. Là aussi des luttes étaient déjà engagées, mais cette fois entre dissidents et wesleyens. Pour frapper un grand coup, les dissidents commirent l'imprudence d'appeler le chef du darbyisme; en attirant M. Darby, ils venaient de lancer une pierre qui plus tard devait les blesser eux-mêmes bien grièvement.

Dès son arrivée, M. Darby fit de nombreuses

prédications. Tout le monde se pressait autour de lui. Il eut un succès complet; du reste, la sympathie lui était déjà acquise, précédé qu'il était par « la double réputation de pasteur habile et de docteur profondément versé dans la connaissance de la Bible... On disait aussi, en sa faveur, que sacrifiant les douceurs de la vie de famille, il passait sa vie à voyager, pour gagner des âmes au Royaume de Dieu ¹. »

Non content de prêcher, il se mit à écrire. Il publia une brochure contre le méthodisme sous ce titre: « De la doctrine des Wesleyens à l'égard de la perfection, etc... » Quelques mois après, bon nombre de ceux qui s'étaient séparés de l'Église dissidente y rentraient. Mais quand l'ordre fut rétabli ou à peu près, M. Darby, après avoir travaillé pour les autres, estima que le moment était venu de travailler pour lui-même.

Comme à Genève, il ne parla pas, d'abord, de ses doctrines particulières. Mais, lorsqu'il jugea le moment propice, il donna des conférences, publiées plus tard sous le titre de « Vues sur l'attente actuelle de l'Église, etc... »

Il s'était lui-même préparé le terrain sur lequel il allait engager la lutte contre les dissidents. Renverser tout ce qui s'opposerait à ses idées, et surtout la dissidence, tel était son programme. Il ouvrit les hostilités en publiant « L'Apostasié de

¹ Herzog: *l. c.*

l'économie actuelle », puis son « Traité sur la formation des Églises », suivi de « La liberté de prêcher Jésus possédée par tout chrétien », etc., etc...

Une des causes du succès de M. Darby, fut la grande facilité avec laquelle il recevait tous les chrétiens à la sainte Cène, sans s'inquiéter s'ils étaient nationaux ou dissidents.

Cette largeur et les explications qu'il donnait sur les prophéties qui, jusque-là, avaient été plus ou moins négligées, lui attirèrent tant de sympathies, que peu à peu les pasteurs se virent délaissés par leurs auditeurs habituels. Cependant, une réaction ne tarda pas à se produire. Quelques-uns des plus fervents disciples de M. Darby, parmi lesquels H. Olivier, voulurent être parfaitement au clair sur le fond de ses doctrines. Dans ce but, ils convoquèrent à Lausanne une assemblée, où devaient être examinées les principales questions qui divisaient les chrétiens ; M. Darby s'y rendit, non sans hésitation. Sa conduite embarrassée et ses paroles violentes frappèrent tellement ses plus chauds admirateurs eux-mêmes, que plusieurs d'entre eux l'abandonnèrent pour rentrer dans la dissidence, dont ils s'étaient retirés. Pour se défendre, M. Darby écrivit plusieurs brochures en réponse à d'autres publiées par différents pasteurs. Cela se passait en 1842.

M. DARBY EN FRANCE ET SURTOUT DANS LE MIDI.

— Après cette réaction, qui avait atténué en Suisse

son succès, M. Darby passa en France. Le darbyisme ne pouvait recruter facilement ses adhérents que parmi les chrétiens, et surtout les chrétiens nouvellement convertis, aussi s'attachait-il à la marche du réveil qui se produisait dans le Midi, et en particulier dans le Gard et les Cévennes. Le chef du mouvement darbyiste y vint bientôt lui-même, et les petites communautés qui avaient été réveillées par l'Esprit du Seigneur et qui, jusque-là, avaient été bénies, virent tout à coup leur tranquillité disparaître au contact de ces principes qui semaient la division partout où ils étaient implantés.

Le résultat des visites de M. Darby est très bien résumé dans une notice du premier synode, tenu à Mazamet par l'Union des Églises évangéliques : « Il (M. Darby) quitta la contrée au bout de quelques jours, laissant à d'autres le soin de poursuivre son œuvre. La paix, l'harmonie et la bénédiction avaient fui loin de notre assemblée. Toutes les concessions de forme, telles que la présidence officielle dans le culte, un morceau de planche servant d'estrade, par exemple, avaient été faites, mais pour les pauvres frères mécontents, il ne s'agissait pas de concession ; il fallait renier son passé, faire amende honorable et se convertir au système nouveau, en arborer le drapeau et accepter la singulière doctrine de l'apostasie de l'Église, si bien trouvée pour diviser les enfants de Dieu, et pour les soustraire d'avance à la clarté et à l'autorité de la Parole de Dieu par une fin de non recevoir. »

De France, M. Darby propagea ses principes en Italie, en Allemagne et ailleurs. De nos jours, le darbyisme a trouvé des adhérents un peu partout. Peut-on s'en étonner, quand on sait que son chef, à l'âge de soixante-dix ans, est allé jusqu'en Australie, dans le seul but d'y prêcher ses idées. M. Darby est mort (29 avril 1882) à Bournemouth, Hampshire, à l'âge de 82 ans, après avoir employé toutes ses forces à la mission qu'il s'était donnée.

Pour avoir un aperçu du caractère de M. Darby, il faut séparer en lui le chrétien et le chef de secte.

Comme chrétien, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui une âme pieuse et dévouée. Il était d'un extérieur aimable et doux, d'un caractère plein de charité et de prévenance. Mais si l'on considère le chef de secte, on aperçoit facilement, en lisant ses écrits, une violence mal dissimulée, accompagnée d'une incroyable confiance en soi-même, ce qui a fait dire à un écrivain anglais « que sa position au milieu des Frères tient plus d'un directeur spirituel ou d'un père jésuite qui tranche des cas de conscience, que d'un simple soutien de la foi ¹. »

Cette appréciation qui, à première vue, paraît un peu sévère, est pourtant bien justifiée par sa lettre sur la divine inspiration; qu'il écrivit à l'occasion de la démission de M. Edmond Schérer; une autre

¹ *Quarterly Review* (citée d'après la thèse de M. O. Genouy, *Le Darbyisme*, Genève, 1884, p. 22).

preuve de son entière confiance en lui-même et en la prétendue nouveauté des vues qu'il enseignait, se trouve dans l'habitude qu'il avait de dire, en expliquant telle ou telle portion des Écritures : « On entend ordinairement ce passage de telle manière, ce n'est pas cela ! »

CHAPITRE II

EXPOSÉ DES VUES DARBYSTES SUR LE MINISTÈRE

PASSAGES A L'APPUI

Exposons maintenant, avec autant d'impartialité que nous le pourrons, la théorie darbyste du ministère. Notre but est de chercher à nous rendre compte des idées de M. Darby sur ce point de sa doctrine, et de les comparer avec ce que nous pensons être enseigné par la Parole de Dieu.

Dans la 1^{re} Épître de St-Pierre, 4, 10, nous trouvons les paroles qui servent de base au principe darbyste : « Que chacun mette au service des autres le don qu'il a reçu, comme le doivent de bons administrateurs des diverses grâces de Dieu. »

D'après ce texte, le ministère de la nouvelle alliance, selon M. Darby, n'est pas une charge octroyée par un pouvoir humain, (église, pasteur), confirmant certains dons reçus du Saint-Esprit, mais

simplement l'exercice fidèle d'un don conféré par le Saint-Esprit¹.

Pour faire mieux comprendre son idée, M. Darby prend le corps humain comme exemple. Tout l'organisme est animé d'une vie commune, mais ce même organisme est composé d'une quantité de parties qui toutes ont une fonction particulière et une vie propre. Il en est de même de l'Eglise, qui est un corps parfaitement organisé. Tous les membres jouissent de la vie qu'ils puisent à une source commune, le Saint-Esprit ; mais, outre cette vie, chacun des membres qui composent le corps a une fonction spéciale, un don particulier qu'il doit employer à l'édification de ses frères. (Rom. 12; 4-8; 1 Cor. 12.)

Ce ministère n'est donc pas conféré par les hommes ni par n'importe quelle société d'hommes, ni par quelle faculté que ce soit, mais uniquement par le Saint-Esprit qui appelle qui il veut².

Tous les chrétiens, même les plus humbles, peuvent exercer un ministère. Si vous avez celui d'annoncer l'Evangile, faites-le sans crainte, c'est votre devoir. Si vous avez celui de consoler, allez chez les affligés et les malades, ne vous inquiétez d'aucun homme, vous relevez de Dieu seul. Mais si vous vous trompez vous-même, c'est-à-dire si,

¹ *διαζωία χάριματος.*

² *Ministère p. 40 ss. De la puissance et de l'action du St-Esprit dans l'Eglise, p. 57.*

croyant avoir reçu un don, vous voulez l'exercer quoique ne l'ayant pas en réalité, votre ministère restera stérile.

Le darbyisme admet-il un ministère régulier? « Si, par un ministère régulier, nous répond-il, vous entendez un ministère constaté (c'est-à-dire que, dans chaque assemblée, ceux qui ont reçu des dons de Dieu pour l'édification soient en nombre limité et connus des autres), je l'admets; mais si, par un ministère régulier, vous entendez un ministère exclusif, je n'en veux rien. Par un ministère exclusif, j'entends la reconnaissance de certaines personnes comme occupant si exclusivement la place de docteur, que l'exercice de dons réels par quelqu'un d'autre deviendrait irrégulier, comme, par exemple, dans l'Église nationale et dans la plupart des chapelles dissidentes où l'on regarderait comme irrégulier un service accompli par deux ou trois personnes réellement douées par le Saint-Esprit¹. »

Ainsi M. Darby ne nie pas le ministère comme on l'a dit quelquefois, il l'accepte, mais le comprend autrement qu'on ne le fait en général. Pour lui, le ministère est l'exercice libre d'un don particulier conféré par le Saint-Esprit selon ce que dit S. Paul, 1 Cor. 12, 1, déjà cité.

Le but du ministère, c'est la manifestation, dans l'Église et par l'Église, de la gloire de Christ pour

¹ Darby, *Ministère*, p. 8.

la prospérité de l'Eglise. Le terme en est ce que dit Paul dans Éphés. 4, 11-13. « C'est lui aussi qui a donné aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes..... et leur ministère doit servir aux progrès des fidèles, à l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous arrivés à l'unité de la foi..... à une virile maturité, à la hauteur de la parfaite stature du Christ. »

Le sacerdoce est donc universel : « Supposer la nécessité d'une classe de sacrificateurs, c'est nier l'efficacité de Christ qui nous a acquis le privilège de nous présenter nous-mêmes devant Dieu ¹. »

Mais M. Darby ne se contente pas de ces différents dons qui peuvent être employés par les enfants de Dieu. A côté d'eux, il établit les charges distinctes des dons, en ce sens que ces derniers ont surtout pour but la communication d'une grâce spirituelle, tandis que les premières sont créées plutôt en vue des soins matériels, soit pour le service des tables, soit pour le maintien de l'ordre dans les affaires. En un mot, les dons étaient conférés par Dieu, les charges par les hommes.

Le don et la charge pouvaient-ils se rencontrer dans une même personne ? Oui, répond M. Darby, mais très rarement. Exemple : Étienne qui, à la charge de diacre, joignait le don de prophétie. Pour pouvoir exercer une charge, il fallait une élec-

¹ Darby, *Ministère*, p. 8.

tion ou une consécration humaine ; ce qui le prouve c'est la manière dont l'Église de Jérusalem élisait ses diacres ; Actes 6, 1-6, les élections faites par Paul et mentionnées dans Actes 14, 23 ; les Épîtres à Timothée et à Tite. Dans ces dernières, Paul envoie ses deux disciples pour fonder des églises et placer au milieu d'elles des diacres ou des anciens ; il énumère dans plusieurs versets les qualités qu'ils doivent posséder, qualités dont voici quelques-unes : « Il faut que le conducteur d'une église soit irréprochable, qu'il ne soit le mari que d'une seule femme, qu'il soit sobre, modéré, modeste, hospitalier, capable d'enseigner ; qu'il n'aime ni le vin, ni les querelles, au contraire, qu'il soit doux et pacifique ; qu'il ne tienne pas à l'argent... » 1 Tim. 3, 2-3.

Dans ces vertus qui doivent être le partage des évêques, pas plus que dans celles qui sont énumérées dans l'épître à Tite, nous ne voyons rien qui soit particulier à une classe d'hommes ; bien au contraire, tout chrétien, s'il veut être digne du nom qu'il porte, doit les posséder.

M. Darby conclut de ce qui précède que, dans tous ces passages, il n'est, en aucune façon, question des dons à employer pour l'édification ou l'évangélisation, mais simplement de quelque chose d'un ordre purement extérieur et matériel.

Ministères et charges, voilà donc les deux modes d'activité des chrétiens dans la primitive Église. Pour exercer une charge, il suffisait tout simple-

ment d'être chrétien, d'avoir reçu le Saint-Esprit, et d'avoir été consacré par les apôtres; pour exercer un ministère il fallait être appelé de Dieu, parce que Lui seul a le droit et le pouvoir d'accorder des dons aux hommes, selon son bon plaisir.

Comme M. Darby ne voulait rien accepter qu'il ne pût appuyer sur la Parole de Dieu, il en vint à se demander si le ministère, tel qu'il existe dans nos Églises, était conforme aux enseignements qu'il pensait avoir trouvés dans l'Écriture.

Au berceau de l'Église, croit M. Darby, le Saint-Esprit seul appelait et préparait les ministres; de nos jours on ne se contente plus de cette élection et de cette préparation: des jeunes gens, quelquefois sans aucune conviction religieuse, étudient la théologie, puis une Église les consacre, des hommes leur imposent les mains! Et qui donc leur a donné ce droit? Les apôtres ou leurs disciples avaient reçu de Jésus-Christ le pouvoir de le faire, mais maintenant quelle Église, quelle communauté sur la terre peut prétendre avoir conservé ce droit?

Tout ce qui se fait actuellement dans les Églises est donc en opposition flagrante avec les déclarations de la Parole de Dieu. L'institution du ministère ecclésiastique ne sera jamais bénie; elle attirera sur ceux qui l'acceptent des châtiments qui ne tarderont pas à être manifestés. « Souvenons-nous, dit M. Darby, que ce que l'on pratique aujourd'hui, a introduit dans le ministère, basé sur ce principe, des sociniens, des rationalistes, des ariens en

masse et leur a conféré tous les droits du ministère¹. »

Les véritables enfants de Dieu doivent donc sortir de cette Babylone et former ensemble de simples assemblées, indépendantes de toute organisation, et fondées sur cette promesse que « là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, dit le Seigneur, je suis au milieu d'eux ! »

Dans ces réunions point de présidence officielle ; le Saint-Esprit seul tiendra la première place ; tous les frères qui se sentiront poussés par lui, pourront prendre la parole pour exhorter, pour prier ou simplement pour indiquer un cantique. Aucune préparation qui témoignerait de préoccupation terrestre, mais un élan spontané du cœur, produit par le Saint-Esprit².

M. Darby prévoit bien que, dans une pareille assemblée, l'orgueil pourra se faire jour chez tel ou tel frère, mais il écarte ce danger en disant « que l'humilité, qui ne cherche que le bien de tous, rend tout facile³. »

¹ Darby, *Présence et Action du Saint-Esprit dans l'Église*, p. 64.

² On nous a même affirmé qu'un « Frère » avait dit, lors d'une conférence darbyste tenue il y a quelque temps à St-Jean-du-Gard, qu'on n'aurait pas dû *annoncer* les réunions !

³ Darby, le *Ministère*, p. 43.

CHAPITRE III

EXAMEN DE LA THÉORIE DU MINISTÈRE

ET DES PASSAGES CITÉS A L'APPUI

Dans le Nouveau Testament, nous rencontrons un grand nombre de passages mentionnant les charges et les ministères.

Dans l'Église primitive, dit M. Darby, ces manifestations étaient séparées ; les ministères de l'Esprit et les charges formaient deux séries entièrement distinctes. De nos jours, on les a réunies en un même ministère dans les Églises nationales et dissidentes. On a donc dérogé au principe biblique.

Pour soutenir cette thèse, le Darbysme s'appuie sur les passages qui suivent (arrangés en forme de listes), que nous examinerons successivement. Dans ces listes, nous dit M. Darby, on ne rencontre pas une seule fois le mot d'ancien ou de diacre, ce qui prouve bien que, dans l'Église des premiers

jours, ministères et charges étaient parfaitement distincts.

Cette manière de voir est-elle fondée ? Si nous parvenons à démontrer que, dans l'Eglise primitive, les deux choses ont des points de contact et vont même parfois ensemble, la théorie darbyste sera condamnée.

a. Romains 12, 6-8 : « Prophétie, ministère, enseignement, exhortation, distribution, présidence, œuvres de miséricorde. »

b. 1 Cor. 12, 7-11 : « Parole de sagesse, parole de connaissance, foi, guérisons, miracles, prophétie, discernement des esprits, diversité des langues, interprétation des langues. »

c. 1 Cor. 12, 28-30 : « 1° Apôtres, prophètes, docteurs, dons des miracles, dons de guérisons, dons de secourir, dons de gouverner, langues. — 2° Apôtres, prophètes, docteurs, dons des miracles, des guérisons, langues, interprétation. »

Six dons sont communs aux deux énumérations ; ce sont : apôtres, prophètes, docteurs, miracles, guérisons et langues. Dans la première, il y a, en outre, les dons de secourir et de gouverner ; dans la seconde, celui d'interpréter.

d. Éphésiens 4, 11 : « Apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs et docteurs. »

Dans ces divers passages nous ne rencontrons pas, il est vrai, les mots de diacre ou d'ancien, mais si les noms n'y sont pas mentionnés, les

fonctions s'y trouvent pourtant indiquées, et n'est-ce pas l'essentiel ?

Reprenons les différents passages cités plus haut.

Dans Rom. 12, 6-8, (a), nous voyons un don appelé le « ministère » *διακονία*. Ce mot signifie proprement, service. Ici, en tenant compte des autres ministères parmi lesquels il est placé, il ne peut signifier autre chose que le diaconat. S. Paul lui-même semble nous indiquer le sens véritable en faisant usage du même terme pour désigner Phœbé (16, 1) qu'il appelle diaconesse *διάκονον*.

L'avant-dernier ministère de la même liste est celui qui est appelé la « Présidence » (*ὁ προϊστάμενος*). Quelle était cette fonction ? M. Darby nous affirme que ce n'était pas celle d'ancien, mais nous dit-il au moins ce qu'elle était ? Nullement. Il renverse et n'édifie rien à la place. Pourquoi cela ? Parce-qu'il part, à priori, du principe que l'évêque ne peut revêtir aucune des fonctions indiquées ici.

Mais l'apôtre Paul parle d'une manière si claire, que personne ne peut, s'il n'est pas dominé par un parti pris, se méprendre sur ce qu'étaient ces fonctions de ministère, de présidence, et sur ceux à qui elles appartenaient dans l'Eglise primitive. Que lisons-nous, en effet, dans 1 Tim. 3, 3. 4. 5 ? « Il faut que l'évêque n'aime ni le vin, ni les querelles, au contraire, qu'il soit doux et pacifique, et qu'il ne tienne pas à l'argent. Il faut qu'il dirige bien sa propre maison ; que ses enfants soient obéissants

et parfaitement élevés (si on ne sait pas diriger sa propre maison, comment se charger de l'Église de Dieu?), » puis dans 1 Tim. 5, 17, que lisons-nous encore? « Juge dignes d'un double honneur les anciens qui ont bien rempli leurs devoirs (*οἱ καλῶς προσεστώτες πρεσβύτεροι*), en particulier ceux qui se chargent de la prédication et de l'enseignement. » Or nous demandons quel peut être ce ministère de présidence et de gouvernement mentionné par l'apôtre, sinon celui d'ancien ou d'évêque.

Après cette liste, c'est la dernière (*d*) que M. Darby a eu le plus de peine à mettre d'accord avec sa théorie. Éphés. 4, 11, se termine par la mention des ministères de Pasteur et Docteur. Pasteur, c'est-à-dire celui qui est chargé de la cure d'âme; Docteur, celui qui est chargé d'enseigner. Nous ne rencontrons pas de difficultés pour les premiers (pasteurs) puisque S. Paul dit en propres termes dans Actes, 20, 28, ce qu'il entend par là: « Veillez sur vous-mêmes et sur tout le troupeau au sein duquel l'Esprit saint vous a placé comme surveillants; païssez l'Église de Dieu qu'il a acquise par son sang. » Le verbe *ποιμαίνειν* employé dans ce passage, est le même que celui d'Éphésiens. 4, 11, pour désigner la fonction de pasteur (*ποιμήν*).

D'après ce verset, les anciens ne sont autre chose que les évêques. Il n'y a aucune différence entre les deux. Le darbyisme le nie cependant, puisqu'il affirme que, pour être pasteur, pour exercer la charge représentée par le verbe *ποιμαίνειν*,

il faut être appelé et choisi par le Saint-Esprit, tandis que, pour être ancien, il suffit d'être revêtu d'une fonction officielle octroyée par un pouvoir humain.

Pour appuyer cette interprétation, on fait intervenir 1 Cor. 12, 17 et Éphés. 6, 11, et l'on dit qu'ici l'apôtre ne parle nullement de charges, mais bien de ministères exercés librement par ceux qui les possèdent. On en conclut que les pasteurs (bergers) sont de simples frères qui ont le don de paître, comme d'autres ont celui d'évangéliser.

Mais alors que fait M. Darby du passage Actes 20, 17. 28 où il est dit : « de Milet Paul envoya à Éphèse et fit appeler les anciens de l'Église ; quand ils furent réunis auprès de lui, il leur dit (v. 28) : « Veillez sur vous-mêmes et sur le troupeau au sein duquel l'Esprit saint vous a placés comme surveillants¹ ; paisez l'Église de Dieu qu'il a acquise par son sang. »

Il n'y a pas à hésiter, mais le darbyisme répond que, dans ce cas où nous voyons les anciens établis comme pasteurs dans l'église d'Éphèse, c'est une exception, ou bien encore que, par le Saint-Esprit, il faut entendre non le Saint-Esprit lui-même, mais les apôtres agissant par le Saint-Esprit.

N'est-ce pas traiter la Parole de Dieu avec un arbitraire impardonnable ! Ce n'est plus son sys-

¹ Ce terme désignait, comme l'indique M. le prof. Stapfer, dans sa traduct. du N. T. (1 Tim. 3, note 3) celui qui était à la tête du troupeau, et que nous appelons aujourd'hui le pasteur.

tème que l'on tire des Écritures, ce sont les Écritures que l'on fait plier devant lui. En présence d'une pareille manière d'agir, ne pourrait-on pas appliquer à M. Darby ce qu'il disait lui-même au sujet de la brochure de M. Wolff: « Il est honteux de traiter ainsi la Parole de Dieu ¹. »

Si M. Darby reconnaissait qu'ici les anciens étaient réellement pasteurs, ce serait la ruine de sa théorie, car il affirme que le Saint-Esprit seul conférerait les ministères, et dans ce verset, nous le voyons conférer une charge.

Mais, dans ce passage, prétend M. Darby, le Saint-Esprit représente les apôtres. Il nous faut donc traduire ainsi: « Veillez sur vous-mêmes et sur tout le troupeau au sein duquel les « Apôtres » vous ont placés comme surveillants; paissez l'Église de Dieu..... »

Mais ici encore, M. Darby est en contradiction avec son principe, car si, dans le premier cas, nous voyons le Saint-Esprit conférer une charge, dans le second nous voyons les Apôtres conférer un don, ce qui est impossible avec le système darbyste.

Ce passage n'est pas le seul qui condamne le darbyisme. Citons encore 1 Pierre 2, 25: « Vous alliez çà et là comme des brebis et maintenant vous êtes revenus vers le berger et le gardien de vos âmes. »

M. Darby nous dit que les mots traduits, dans

¹ Darby, *Présence du Saint-Esprit dans l'Église ; Réponse à M. Wolff*, page 33, note.

certaines versions, par pasteur et évêque, ne vont jamais ensemble. Que fait-il de ce verset ?

Citons encore 1 Pierre 5, 1 : « J'adresse maintenant mes exhortations aux anciens parmi vous, moi, un ancien comme eux et un témoin des souffrances du Christ..... » (v. 2) « Paissez le troupeau de Dieu qui est sous votre garde : faites-le non par contrainte, mais volontairement..... »

N'est-ce pas là un autre exemple d'anciens que nous voyons surveiller et paître, tout ensemble, le troupeau au milieu duquel ils ont été placés !

M. Darby, que rien n'embarrasse, objectera peut-être, en s'appuyant sur 1, v. 5, qu'ici le mot d'ancien ne désigne pas une charge mais simplement un rang plus élevé, concédé à ceux qui l'occupent à cause de leur âge avancé !

A cela nous répondrons avec un auteur anonyme « que l'abus d'autorité contre lequel Pierre prémunit les anciens, dans (1, v. 2. 3), nous force de penser à une supériorité, non d'âge seulement, mais de position ecclésiastique. Et si nous nous rappelons que, dans les églises auxquelles Pierre écrivait, la charge d'ancien était ordinairement conférée, comme chez les Juifs, aux doyens d'âge du troupeau, nous comprendrons la relation d'idées qui amène (v. 5) l'opposition : quant aux plus jeunes ¹. »

A cela nous ajouterons qu'il ne peut pas être question d'exception, car l'apôtre ne s'adresse pas

¹ Anonyme. *Examen des vues Darbystes*, pages 30 et 31 (note 4).

seulement à une église, mais à plusieurs, comme nous le montre la dédicace de l'épître de « Pierre, apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui sont étrangers dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie..... »

D'après ces passages, nous ne pouvons donc voir, dans la désignation de pasteurs et d'anciens, que les mêmes personnes.

Dans Éphés. 4, 11, nous trouvons encore la désignation de docteur ¹. Qu'est-ce à dire, sinon que celui qui est pasteur doit être aussi docteur, que celui qui doit paître un troupeau doit aussi l'instruire.

N'y avait-il que les anciens à qui il fût permis d'enseigner ? Assurément non, mais de plusieurs passages nous pouvons conclure que c'était surtout à eux que ce devoir incombait.

Nous retrouvons la même idée 1 Tim. 3, 2 : « Il faut (*δεῖ*) que le conducteur d'une Église soit irréprochable ... sobre, modéré... capable d'enseigner. » Tite 1, 9 : « Il faut, (*δεῖ*) dit encore l'apôtre, que le conducteur d'une Église soit... attaché à la parole authentique, conformément à la doctrine reçue, pour être capable, lui aussi, d'exhorter par un sain enseignement et de réfuter les contradicteurs. »

Nous concluons donc de ces passages que l'ancien ou évêque est pasteur et docteur.

Dans ce même verset nous trouvons mentionné

¹ Le mot de « Docteur » signifie simplement quelqu'un qui enseigne les autres.

un autre ministère appelé le ministère des « Évangélistes ».

Le chef du darbyisme affirme que ces hommes exerçaient un don, s'appuyant sur Éphés. 4, 8. 11 : « Il est monté dans les hauteurs, il a emmené des captifs, il a fait des présents aux hommes... (v. 11), » c'est lui aussi qui a donné aux uns d'être apôtres ; à d'autres, d'être prophètes ; à d'autres, d'être évangélistes ; à d'autres, d'être pasteurs et docteurs, et leur ministère doit servir aux progrès des fidèles...

On dirait ici que M. Darby a pris à tâche de rassembler lui-même les armes qui serviront à le vaincre, car qu'y a-t-il de plus explicitement raconté que la manière dont Timothée, qui était Évangéliste, a été appelé et consacré pour l'exercice de ce don ! D'après la théorie darbyiste, Timothée n'aurait dû être appelé que par Dieu, sans aucun acte officiel de la part des hommes ; or nous voyons justement le contraire. En effet, saint Paul dans son deuxième voyage missionnaire se trouve avoir besoin d'un aide : il prend Timothée. A-t-il eu pour cela une révélation particulière ? Nullement. L'apôtre agit comme nous agirions aujourd'hui. Il veut un compagnon d'œuvre, il prend des renseignements, il interroge les fidèles de Derbe et de Lystre, et comme ils rendent un bon témoignage à Timothée¹, Paul le prend avec lui. Il le circonscrit

¹ La version darbyiste tourne la difficulté en faisant rapporter : « rendent un bon témoignage » au père de Timothée.

tout d'abord, puis il lui impose les mains 2 Tim. 1, 6 : «... Je te recommande d'entretenir le don que Dieu t'a fait dans sa grâce, quand je t'ai imposé les mains ... » et non seulement lui, mais encore l'assemblée des anciens 1 Tim. 4, 14 : « Ne néglige pas le don de la grâce que tu possèdes, que tu as reçu quand les anciens prophétisaient et t'imposaient les mains... »

Encore une fois, que fait M. Darby de tous ces passages qui sont positifs et qui vont à l'encontre de ses principes ? Circoncision, imposition des mains, ne sont-ce pas là des signes visibles ! Une assemblée qui consacre, n'est-ce pas le critérium par lequel, à en croire le darbyisme, on peut distinguer une charge d'un don !

M. Darby reconnaît que Timothée a exercé un ministère ; or, nous venons de voir comment il y a été appelé, cela suffit à juger le principe darbyste. Mais ce n'est pas tout encore ; il nous reste à citer l'exemple le plus frappant qui renverse la théorie darbyste du ministère : l'exemple de saint Paul lui-même. Il nous déclare qu'il avait été choisi pour son œuvre bien avant de venir sur cette terre ; c'était donc un ministère conféré par le Saint-Esprit qu'il avait à faire valoir. M. Darby nous dit que le ministère ne peut s'allier avec la charge, nous le répétons, car c'est là le nœud de la question.

Si cela était vrai, saint Paul n'aurait jamais dû recevoir une imposition des mains, ni aucun signe

extérieur. Et pourtant Luc nous raconte le contraire dans Actes 13, 1-4: « Il y avait alors à Antioche, dans l'église de cette ville, comme prophètes et docteurs Barnabas, Siméon dit Niger, Lucius de Cyrène, Manahem, frère de lait du tétrarque Hérode et Saul. Un jour qu'ils célébraient le culte du Seigneur et qu'ils jeûnaient, l'Esprit saint leur dit: « Mettez à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. »

M. Darby sépare l'action de l'homme de l'action de Dieu; ici, nous les voyons unies, pour conférer sa mission à l'apôtre des Gentils.

Sans doute, dans les plans de la sagesse divine, il y avait longtemps que Paul et Barnabas avaient été mis à part, mais cette élection providentielle voulait être confirmée par un acte visible accompli par des chrétiens fidèles, et c'est pour cela que le Saint-Esprit, s'adressant à ceux qui étaient réunis, leur ordonne de mettre à part Barnabas et Saul. « Le Saint-Esprit les envoie, les hommes les font partir¹. »

Nous ne comprenons pas le parti pris de M. Darby de vouloir séparer, coûte que coûte et malgré tout, les charges des ministères. Combien d'exemples ne venons-nous pas de voir dans lesquels ces deux manifestations se trouvent réunies

¹ Anonyme: *Examen des vues darbystes*, p. 33.

dans la même personne? Comment peut-il affirmer que l'apostolat est un don et rien qu'un don, alors que nous le voyons si souvent accompagné de la charge? M. Darby ne se serait-il jamais arrêté au chapitre 1^{er} du livre des Actes? Dans ce chapitre que lisons nous, si ce n'est qu'un homme fut choisi et établi officiellement en remplacement de Judas, qui avait laissé cette place vacante?

« L'apostolat était à la fois le plus éminent des dons et la plus éminente des charges, car il reposait sur cet esprit de témoignage (Jean 5, 26. 27) donné aux apôtres en prémices pendant la vie du Sauveur; en plénitude à la Pentecôte; et il découlait d'une élection extérieure faite par la personne même du Seigneur. L'apostolat nous présente, au faite des ministères de la primitive Église, la fusion du don et de la charge au degré le plus éminent de l'un et de l'autre¹. »

De l'examen que nous venons de faire, nous croyons pouvoir tirer les conclusions suivantes :

Le darbyisme soutient que les dons, c'est-à-dire les ministères conférés par le Saint-Esprit, sont indépendants de toute consécration humaine: « Au reste le Saint-Esprit suffit pour l'Église, à cet égard comme à tout autre, pourvu qu'elle se place dans la position où l'Esprit la voit². »

Nous affirmons au contraire :

¹ *Examen des vues darbyistes*, p. 36.

² Darby, *Ministère*, p. 44.

1° Que les charges, c'est-à-dire les fonctions octroyées par un acte extérieur accompli par un corps établi, sont reconnues dans les passages examinés.

2° Que contrairement à une autre assertion de M. Darby, les charges, loin d'exclure les dons, ne font que les confirmer : le don étant accordé par le chef, la charge étant conférée par le corps, comme reconnaissance et sanction du don.

Mais ici nous rencontrons l'objection que tous les darbystes n'ont cessé de faire à cette affirmation. D'où vient donc que, si le ministère doit être entendu comme vous le faites, nous ne rencontrons pas, même une seule fois, dans tous les écrits de saint Paul, la mention des charges de diaconat et d'épiscopat ?

Pour la première, la réponse est bien simple, c'est « qu'il n'y avait pas d'autre terme pour l'indiquer que celui qui est employé ici ¹ » par l'apôtre dans Rom. 12, 7 ².

Quant à l'épiscopat, du moment qu'il se composait de deux parties, l'une le don conféré par le Saint-Esprit, l'autre la charge conférée par les hommes, il est tout naturel que saint Paul ait pris, pour désigner cette fonction, la plus importante des deux, c'est-à-dire celle représentée par le don ³.

¹ *Examen des vues darbystes*, p. 38.

² ἡ διακονία.

³ ἐπίσκοπος.

Nous croyons avoir assez prouvé, par ce qui précède, l'erreur du darbysme, qui soutient l'incompatibilité du droit et de la charge. Nous pourrions donc nous en tenir là, si d'autres objections ne se présentaient. Nous les examinerons dans la quatrième partie de ce travail.

CHAPITRE IV

LE MINISTÈRE DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

Dans les passages que nous venons d'examiner, les dons sont très souvent unis aux charges, mais nous devons reconnaître que, dans ces mêmes passages, nous trouvons des dons exercés dans une entière indépendance des charges et que, même dans certaines Églises, comme celle de Corinthe par exemple, c'étaient surtout eux qui servaient à l'édification. M. Darby se hâte de s'emparer de cet argument. Vous voyez, nous dit-il, que les dons pouvaient s'exercer librement dans l'Église primitive; tandis que, de nos jours, avec la manière dont est compris et pratiqué le ministère, la chose est complètement impossible. Un seul a le droit de parler, les dons sont mis de côté; les charges, une charge a pris toute la place. Un homme oc-

cupe seul la chaire ; cure d'âmes, enseignement, administration, discipline, tout est dans ses mains. Et non seulement cela, mais encore ne faut-il pas être témoin de deux scandales qui devraient révolter la conscience de tout chrétien ! Des serviteurs de Dieu consentent à aller dans des facultés de théologie pour faire des études préparatoires, et après avoir été établis dans une Église, ne consentent-ils pas à recevoir un salaire régulier !

Écartons d'emblée ces deux dernières objections que nous n'estimons pas sérieuses. Répondons simplement à M. Darby par des passages bibliques. Et d'abord, dans 2 Rois 2, 3, nous avons une preuve que, déjà dans l'ancienne alliance, il y avait des écoles de prophètes.

Dans 1 Cor. 12, 13 l'apôtre exhorte ses frères à aspirer aux « dons les plus grands ». Parmi ces dons qui doivent servir à l'intelligence des saintes lettres, ne se trouverait-il pas l'étude ?

A ces observations générales nous ajouterons l'ordre exprès donné par Paul à Timothée, 2 Tim. 2, 2 : « Ce que tu m'as entendu dire en présence de plusieurs témoins, transmets-le à des croyants, à des hommes qui soient capables à leur tour d'en enseigner d'autres. »

Ce passage ne serait-il pas suffisant, à lui tout seul, pour légitimer ces études préparatoires contre lesquelles M. Darby s'élève avec tant de violence !

Et du reste sans aller chercher loin, nous n'avons qu'à demander ce que faisaient ces jeunes

gens que M. Darby réunissait chez lui, lors de son séjour à Genève. N'était-ce pas, en petit si l'on veut, mais enfin n'était-ce pas là un séminaire de théologie, avec cette différence cependant, que, dans une faculté ordinaire, on instruit les jeunes gens des divers systèmes qui ont cours, tandis que, dans la sienne, il ne leur enseignait que ses idées personnelles.

Comme le fait très bien remarquer M. Krüger : « Rien n'empêchait le Saint-Esprit, dans les premiers siècles, d'inspirer directement la connaissance de la théologie aux différents ouvriers de Dieu. Il n'a pas voulu recourir à un moyen direct, c'est pourquoi il a recommandé à Timothée de préparer à la sainte vocation du ministère de la parole des hommes fidèles et capables ¹. »

Nous pourrions aussi demander à M. Darby si c'est le Saint-Esprit qui lui a appris le grec et le français ou bien ses professeurs.

Quant au salaire régulier reçu par les pasteurs, nous citerons saint Paul dans 1 Tim. 5, 17 : « Juge dignes d'un double honneur les anciens qui ont bien rempli leurs devoirs, en particulier ceux qui se chargent de la prédication et de l'enseignement, » et le verset suivant, qui n'est que la répétition d'une parole de Jésus, dans Matth. 10, 10 : « Tu ne muselleras point le bœuf qui foule le blé, » et « L'ouvrier mérite son salaire. »

¹ G. Krüger, *le Darbysme*, p. 130.

Et maintenant venons-en à l'objection plus sérieuse que M. Darby met en avant, savoir, que les dons libres ne peuvent plus être exercés avec le saint ministère, tel qu'il est établi de nos jours. Cherchons la théorie du saint ministère dans le Nouveau Testament ; notre conclusion sera la réponse à cette objection.

Dans l'Ancien Testament déjà, nous trouvons un ministère parfaitement établi et régi par des ordonnances tout à fait strictes. Mais ce ministère diffère de celui de la nouvelle alliance, comme la communauté de Dieu en Israël diffère de la communauté de la nouvelle. La première, qui était en même temps un peuple et était constituée en corps de nation, était fondée sur des lois extérieures, et son ministère avait à sa base une loi. Pour remplir les fonctions sacerdotales, il fallait appartenir à la famille d'Aaron. Dans la communauté du Nouveau Testament, nous ne rencontrons rien de semblable. Jésus, après avoir accompli son ministère, voit venir le moment où il devra dire adieu à ses apôtres. Après son départ, il y aura une œuvre à accomplir, des moyens de grâce à administrer, aussi, avant de partir, fonde-t-il un ministère qui se trouve résumé dans l'«apostolat». Matth. 10 ; Luc 6, 12 ss ; Matth. 4, 19 ; Luc 5, 10 ; 6, 13.

En quittant ses apôtres, Jésus leur donne cet ordre : « Vous recevrez la puissance du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me servirez de témoins, tant à Jérusalem que dans toute la Judée

et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre, » ordre accompagné de cette promesse : « Voici, je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Ce ministère (l'apostolat) est donc chargé spécialement, comme nous le voyons résumé dans la parole de Jésus à Pierre (Matth. 16, 18) : 1° de fonder l'Église par le témoignage rendu à Christ (Jean 15, 27) et spécialement à Christ ressuscité (Actes 1, 22), et 2° de la diriger une fois fondée.

Quant à une institution positive, à un modèle fixe d'Église ou de constitution d'Église, Jésus ne dit rien. Le Fils de Dieu savait trop bien, en effet, que si la vérité est immuable et ne peut être ébranlée, les moyens par lesquels elle est présentée doivent nécessairement changer, suivant le milieu et les circonstances où se trouvent les individus, aussi ordonne-t-il aux apôtres de prêcher l'Évangile (Matth. 10, 28; Luc 10, 24. 47) et d'administrer les sacrements (Matth. 28, 19; Luc 22, 19), mais il les laisse libres de le faire suivant les besoins du moment. De plus, Christ remet à Pierre d'abord (Matth. 16, 19), puis à l'Église entière (Matth. 18, 18) ce qu'on a appelé le pouvoir des clefs¹, et promet à tous ses disciples de ne pas les laisser orphelins, mais de leur envoyer le consolateur pour les soutenir et les guider.

¹ Nous ne définissons pas, ce qui nous entrainerait dans de trop longs détails en dehors du sujet.

Cette promesse se trouva pleinement réalisée le jour de la Pentecôte. Dès lors, tout le cercle des disciples fut prêt à accomplir la mission donnée par le Maître. — Mais, pourrait nous dire M. Darby, vous voyez bien que, déjà alors, le ministère est une institution, puisque ce ne sont pas seulement les douze appelés par le Seigneur qui reçoivent le Saint-Esprit, mais tous ceux qui, avec eux, sont réunis dans la chambre haute.

Nous reconnaissons la justesse de cette remarque, mais nous observons aussi que les apôtres sont toujours les premiers. Leur conduite ne le montre-t-elle pas assez clairement? Quand la foule trouve plus commode d'accuser les disciples d'être pleins de vin doux, que de réfléchir et de reconnaître, dans le miracle qui venait de s'accomplir, l'intervention du Saint-Esprit, il nous est dit : « Pierre se présentant avec les onze éleva la voix et leur parla en ces termes..... »

Ce sont les douze, au-dessus des autres fidèles, qui rendent témoignage à Jésus-Christ.

Ce sont eux aussi, qui ont la direction des petites communautés : comme le prouve le fait que toutes les offrandes étaient déposées à leurs pieds.

Ce sont eux enfin, qui accomplissent les miracles, comme nous le voyons dans Actes 5, 12 : « Beaucoup de miracles et de prodiges se faisaient au milieu du peuple par la main des apôtres. »

Pendant ces premiers temps, le ministère se résume dans l'apostolat. Mais bientôt, l'Église prenant

un accroissement extérieur plus considérable, il arriva ce qui arrive chaque jour pour toute société. Dans les premiers temps, peu d'affaires, donc peu d'aides nécessaires ; mais, à mesure que l'œuvre grandit, les besoins augmentent. Les apôtres en firent l'expérience. Ne pouvant plus suffire à la tâche, ils instituèrent la charge de diacre.

Quelles étaient les fonctions des diacres ? C'est ce que nous dit le passage, Actes 6, 1-4 : Les Hellénistes se plaignirent de ce que leurs veuves étaient moins bien traitées dans les distributions quotidiennes que celles des Hébreux. Les douze convoquèrent..... les disciples et dirent : « Il n'est pas convenable que nous négligions la prédication de la parole de Dieu pour faire le service des tables. Choisissez donc parmi vous, frères, sept hommes, pleins d'Esprit saint, sages et considérés, que nous chargerons de ce service et, quant à nous, nous nous occuperons exclusivement de la prière et du ministère de la parole. »

Après la charge de diacre, fut instituée celle d'« ancien ». A quel moment fut-elle introduite dans l'Eglise de Jérusalem ? Cela ne nous est pas dit. Les apôtres avaient à obéir à cette parole du Maître, Actes 1, 8 : « Vous serez mes témoins à Jérusalem..... et jusqu'au bout du monde. » Ils doivent donc quitter cette Eglise et la position qu'ils y occupaient, pour porter l'Evangile au dehors ; mais comme, en partant, ils vont laisser un vide, ils devront prendre des mesures pour le combler, et as-

surer la continuation fidèle de leur œuvre : au sein des communautés déjà fondées ou qui se fonderont dans la suite. C'est pour cela qu'ils instituent les « évêques » ou « anciens » (Actes 11, 30; 15, 2; 1 Pierre 5, 1-4; Jacques 5, 14....; Actes 14, 23; Philip. 1, 1; 1 Tim. 3; Tite 1, 5.)

A partir de ce moment, ces évêques ou anciens sont les représentants officiels de l'Église. N'est-ce pas la preuve historique évidente que, dans l'Église, pour assurer l'administration régulière des moyens de grâce et maintenir l'ordre nécessaire à toute communauté, il faut une direction ? Ce que les apôtres sont pour l'universalité de l'Église, ces directeurs locaux le sont pour les communautés locales.

Les apôtres laissent donc chaque Église se conduire elle-même, après lui avoir donné ses diacres pour diriger tout ce qui concernait le service matériel, et ses anciens, pour tout ce qui regardait le service spirituel.

A côté des diacres et des anciens, nous trouvons encore la charge d'évangéliste dont il nous est parlé dans Éphés. 4, 11 et 2 Tim. 4, 5.

Cependant la prédication de la Parole, quoique n'étant pas liée à ces hommes d'une manière exclusive, comme nous le voyons dans 1 Cor. 14, 26, était placée sous leur direction et se faisait sous leur responsabilité. C'étaient alors ce que nous pourrions appeler des ministères irréguliers ou libres.

Que concluons-nous donc ? C'est que, dans les premiers jours de l'Église, contrairement à ce qu'affirme M. Darby, nous voyons deux formes de ministères, les uns réguliers et les autres irréguliers ; les uns, les dons libres, les autres, les charges, conférés par des hommes, exister et être exercés en même temps, dans les mêmes circonstances et les uns à côté des autres.

Dans tous les cas, toute activité de fonctions, durable ou temporaire, était confiée par prière et imposition des mains, mais non pas dans le sens d'une transmission du ministère apostolique. « La succession apostolique n'était pas liée à une portion privilégiée du corps, mais bien au corps tout entier : l'Église chrétienne elle-même continue l'apostolat ¹. »

Cette imposition des mains était comme une invocation pour que le sujet reçût pour sa mission spéciale l'effusion du Saint-Esprit ; c'est ce que nous voyons pour les diacres (Actes 6, 6), pour Barnabas et Saul lorsqu'ils sont envoyés d'Antioche (13, 3), pour Timothée, lorsque Paul le choisit pour auxiliaire (1 Tim. 4, 14 ; 2 Tim. 1, 6.)

Ainsi, à l'origine de l'Église, nous avons un ministère unique réunissant les dons et toutes les charges. Peu à peu, ce ministère, par la force même des choses, se dédouble pour former ceux

¹ E. de Pressensé : *Hist. des trois premiers siècles de l'Église*, 2^e édit. t. II, p. 168. Paris, 1888.

que nous venons d'énumérer. Mais, à mesure que de nouvelles Églises se fondent, d'autres besoins se font sentir et d'autres modifications sont apportées à ce qui existait jusque-là. C'est ce qui ressort de l'étude des Épîtres de Paul et des autres apôtres.

ÉPÎTRES DE SAINT PAUL

Dans l'église de Thessalonique nous voyons les charges et les dons réguliers exister faiblement, si bien que l'apôtre exhorte les chrétiens « à ne pas éteindre l'Esprit, à ne pas dédaigner les inspirations prophétiques, à examiner tout et à retenir ce qui est bien » 1 Thess. 5, 19..... et dans 2 Thess. 2, 2, il les prie de rester fermes « Nous vous supplions de ne pas vous laisser troubler par de fausses inspirations..... »

Dans l'église de Corinthe, nous voyons le contraire de ce qui se passait à Thessalonique. Saint Paul se réjouit et rend grâces à Dieu de la richesse des dons que cette église possédait. « Je ne cesse de remercier Dieu de la grâce qu'il vous a accordée en Jésus-Christ. Vous avez été, par lui, comblés de richesses, vous avez beaucoup d'instruction et d'intelligence, et le témoignage du Christ a été bien solidement établi au milieu de vous. Aussi ne vous manque-t-il aucun don de la grâce, à vous qui attendez l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ. » 1 Cor. 1, 4-7.

Quant aux charges d'ancien et de diacre, il n'en

fait mention qu'en passant dans 1 Cor. 12, 28 : « Et ceux que Dieu a placés dans l'Église sont premièrement les apôtres, secondement les prophètes, troisièmement les docteurs, ensuite ceux qui font des miracles, puis ceux qui ont le don de guérison, le don des œuvres de charité, des soins administratifs, ou le don de parler en langues de toutes sortes, » et dans 1 Cor. 16, 16 : « Ayez de la déférence pour des personnes semblables et pour laquelle on agit et travaille avec elles. »

Cette épître semblerait donner raison à M. Darby, si nous voulions tirer une conclusion en l'envisageant isolément ; mais nous en avons un grand nombre d'autres à consulter. Est-il juste de faire abstraction de ces dernières, et de ne tenir compte que de celle qui seule paraîtrait appuyer notre manière de voir ?

Dans l'épître aux Romains, nous trouvons un grand nombre de dons, mais d'un ordre déjà tout différent. Rom. 12, 6-8... « Possédant des dons divers, chacun selon la grâce qui lui a été accordée ; l'un a le don de prophétie, en proportion de sa foi ; l'autre a, dans son ministère, le don du diaconat ; ici, c'est un docteur qui a le don de l'enseignement ; là, un prédicateur qui a le don de la parole, etc... »

Dans l'épître aux Éphésiens, saint Paul cite seulement les ministères d'apôtre, de prophète, d'évangéliste, de pasteur et docteur. Le mot don ne s'y trouve pas une seule fois, ce qui nous fait penser qu'ils avaient considérablement diminué. Et ce n'est

pas seulement au sujet de l'épître aux Éphésiens que nous pouvons faire cette remarque, c'est aussi pour l'épître aux Colossiens, qui ne renferme que cette recommandation adressée à Archippe (4, 17) : « Dites à Archippe : Prends garde de bien remplir le ministère que tu as reçu de la part du Seigneur. »

N'est-ce pas là une preuve que les dons, si nombreux à Corinthe, continuèrent à diminuer pour laisser la place aux charges ?

L'épître aux Philippiens confirme cette manière de voir. Elle non plus ne dit rien des dons. En revanche, elle commence par cette salutation (Philip. 1, 1) : « Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ.... ainsi qu'aux conducteurs de l'Église et aux diacres. »

Dans les trois épîtres pastorales, qui sont comme l'expression des dernières volontés de l'apôtre, nous trouvons la transition complètement opérée. Ce testament de l'apôtre apprendra à Timothée et à Tite que leur mission est de continuer l'œuvre de Christ, et de quelle manière ils doivent s'y prendre. Timothée et Tite, évangélistes consacrés par l'apôtre et les anciens, devront appeler à leur tour des hommes qui propageront encore la bonne nouvelle du salut. Ces hommes seront des anciens et des diacres 1 Tite 1, 5. « Voici pourquoi je t'ai laissé en Crète : pour que tu règles ce qui reste à régler, et que dans chaque ville tu installes des anciens aux conditions que je t'ai indiquées. »

Quelles conditions devront remplir ces hommes ? L'apôtre a soin de les énumérer dans les versets qui suivent (1 Tite 1, 7-9) : « Oui, le conducteur d'une Église doit être sans reproche, étant l'intendant de Dieu ; il ne doit être ni insolent, ni colère ; n'aimer ni le vin, ni les querelles ; ne pas être basement intéressé... (v. 9) attaché à la parole authentique, conformément à la doctrine reçue, pour être capable, lui aussi, d'exhorter par un saint enseignement et de réfuter les contradicteurs »... 1 Tim. 3, 25 : « Il faut que le conducteur d'une Église soit irréprochable... capable d'enseigner... qu'il dirige bien sa propre maison... (car si on ne sait pas diriger sa propre maison, comment se charger du soin de l'Église de Dieu!) »

Ces hommes ne seront embarrassés dans leur œuvre par aucun souci matériel. Ils seront rétribués suivant la grandeur et la diversité de leurs travaux. 1 Tim. 5, 17. 18 : « Juge dignes d'un double honneur les anciens qui ont bien rempli leur devoir, en particulier ceux qui se chargent de la prédication et de l'enseignement. »

Et non seulement cela, mais dans 2 Tim. 2, 2, Paul va jusqu'à indiquer la manière dont il faudra agir vis-à-vis des hommes appelés, dans la suite, à prêcher l'Évangile : « Et ce que tu m'as entendu dire en présence de plusieurs témoins, dit Paul à Timothée, transmets-le à des croyants, à des hommes qui soient capables à leur tour d'en enseigner d'autres. »

Nous résumons cette étude en demandes auxquelles répondent chaque fois un ou plusieurs passages de l'apôtre.

Dem. — Quel est ce ministère?

Rép. — 1 Tim. 3, 1; Tite 1, 5.

Dem. — Quel en est le but?

Rép. — Tite 1, 9.

Dem. — Comment doit-on s'y préparer?

Rép. — 2 Tim. 2, 2; Tite 1, 9.

Dem. — Comment peut-il se transmettre?

Rép. — 1 Tim. 5, 22.

Dem. — Doit-il être rétribué?

Rép. — 1 Tim. 5, 17. 18.

Dem. — Quand finira-t-il?

Rép. — 2 Tim. 1, 12.

M. Darby nous affirmait que le ministère actuel était une invention des hommes, qui ne pouvait produire aucun fruit pour la gloire de Dieu. Nous venons de voir ce même ministère confirmé par l'apôtre Paul. Dès lors, nous pouvons conclure que la théorie darbyste est fausse et antibiblique.

Envisageons maintenant les enseignements que nous donnent, sur ce sujet, les écrits des autres apôtres. Ici, nous serons plus brefs.

I^{re} ÉPÎTRE DE PIERRE

Au ch. 5, v. 1, nous trouvons l'expression de la pensée de l'apôtre. Nous avons déjà cité ce pas-

sage : « J'adresse maintenant mes exhortations aux anciens parmi vous, moi, un ancien comme eux, et un témoin des souffrances du Christ..... v. 2.....
« Paissez le troupeau de Dieu qui est sous votre garde..... »

M. Darby cite 4, 10. 11 : « Que chacun mette au service des autres le don qu'il a reçu, comme le doivent de bons administrateurs des diverses grâces de Dieu. Que celui qui enseigne, enseigne comme étant l'oracle de Dieu ; que celui qui exerce les fonctions de diacre, les exerce comme employant une force dispensée par Dieu, afin que, en toutes choses, Dieu soit glorifié..... »

Nous ne voyons pas comment ce passage impliquerait négation de l'institution du ministère, comme charge dans l'Église.

ÉPÎTRE DE JACQUES

L'apôtre accepte, sans l'approuver, la théorie des dons libres ; nous disons accepte, comme nous le montre Jacques 3, 1 : « Ne soyez pas nombreux à vous ériger en docteurs, mes frères, vous savez que nous serons jugés d'autant plus sévèrement. » Mais nous disons aussi, sans l'approuver, comme le montre la suite de ce verset. De plus, ne recommande-t-il pas à ceux qui sont malades de s'adresser aux anciens, aux pasteurs, c'est-à-dire à ceux qui ont été établis en charge comme possédant le don de prière et de guérison !

ÉPÎTRE AUX HÉBREUX

Nous trouvons ici un passage qui renverserait d'emblée la théorie darbyste, si l'interprétation n'en était pas contestée, Hébr. 13, 17: « Obéissez à vos directeurs et acceptez leurs avis : car ils veillent sur vos âmes comme devant en rendre compte. » De quoi doivent-ils rendre compte ? Voilà la question. M. Darby répond « de leurs dons et de leur exercice. »

Nous ne pouvons admettre cette exégèse, car elle ne tient pas compte du contexte. Ce n'est pas aux pasteurs, mais aux membres du troupeau que s'adresse la recommandation de l'apôtre. Il les engage à faciliter la tâche de leurs conducteurs spirituels à cause même de la grande responsabilité qui leur incombe.

APOCALYPSE

En ouvrant ce dernier livre du Nouveau Testament, nous trouvons la mention de sept anges, qui veillent sur les sept Églises d'Asie et les dirigent. Ces anges ne sont autre chose que les évêques ou conducteurs placés à la tête de ces Églises pour en prendre soin. Parmi eux il y en a qui s'acquittent de leurs fonctions avec zèle et dévouement ; il y en a d'autres qui sont tièdes. Jésus adresse à chacun d'eux des reproches ou des louanges, les

rendant ainsi responsables de l'état de leurs communautés.

Si cette institution n'était pas conforme à sa volonté, comment admettre que Jésus ne l'eût pas dit ?

Telles sont les différentes données que nous fournit le Nouveau Testament sur le sujet qui nous occupe. Elles nous paraissent suffisantes pour démontrer l'erreur du système darbyste.

CHAPITRE V

A. — RÉSUMÉ

A l'origine de l'Église, alors qu'elle avait besoin de fidèles témoins pour l'établir, Dieu lui donna l'apostolat représenté par les douze.

C'est la première période du ministère chrétien. « Toutes les charges se trouvent concentrées dans l'apostolat ¹. » Bientôt une quantité considérable d'autres dons libres, contenus virtuellement dans l'apostolat, se font jour et demandent à être employés.

C'est la deuxième période du ministère.

Peu à peu, l'apostolat ne peut plus suffire, et l'on crée les anciens. C'est la troisième période du ministère.

¹ E. de Pressensé, *Hist. des trois premiers siècles de l'Église*, vol. II, p. 167, 2^e éd. Paris, 1888.

Telle est l'organisation que Jésus donna à son Église ; mais lorsque cette Église, sortant de la voie qui lui avait été tracée, rendit l'œuvre des réformateurs nécessaire, quelle fut, des trois périodes que nous venons d'énumérer, celle qu'ils prirent pour modèle ? Ce fut la troisième, c'est-à-dire celle à laquelle la Bible s'était arrêtée. Dans chaque Église ils établirent un ancien qui ne porta plus ce nom, ni celui d'évêque, mais qui fut appelé pasteur.

Mais tout cela est faux ; nous dit le chef du darbyisme ! La diminution des dons et même la cessation de l'apostolat, sont des marques visibles d'une chute, d'une « apostasie » dans l'Église. Or l'Église ayant apostasié, du même coup tombent toutes les fonctions qui y étaient exercées. Étudions cette question de l'apostasie, mais seulement en ce qui a rapport au ministère.

Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est que S. Paul lui-même, comme nous l'avons vu dans les épîtres à Timothée et à Tite, travaille à ce que M. Darby considère comme une décadence. Il ne dit rien des dons extraordinaires ; il s'applique au contraire à exalter et à affirmer le ministère épiscopal. Et quelqu'un de plus grand et de plus autorisé que l'apôtre, Jésus-Christ lui-même n'approuve-t-il pas l'institution de ce ministère ! Dans ces lettres de l'Apocalypse, déjà citées, et que Jean écrivit sur l'ordre du Seigneur, nous ne voyons pas plus d'allusion à la disparition des apôtres ou à la dimi-

nution des dons, que de critiques contre l'établissement des évêques. « Pourrait-il, comme le fait très bien remarquer un auteur anonyme, les représenter comme des anges, messagers d'en haut, comme des étoiles dans sa main droite, s'ils ne sont, à ses yeux, que les porteurs d'une autorité usurpée, et les instruments d'une apostasie¹? » Apoc. 1, 7-20.

La diminution des dons extraordinaires est une preuve de décadence, nous dit M. Darby. Nous ne trouvons pas un seul passage, dans la Parole de Dieu, qui appuie une pareille idée.

D'après 1 Cor. 13, nous voyons qu'on peut parler toutes les langues des hommes et des anges, avoir des révélations jusqu'à pénétrer les plus grands mystères, posséder une foi capable d'opérer des miracles et de transporter les montagnes, et cependant n'avoir pas l'amour, que l'apôtre indique comme la plus importante et la plus précieuse de toutes les vertus chrétiennes.

Et dans le tableau que Jésus nous trace du dernier jour, Matth. 7, 22, ne nous dit-il pas qu'en ce temps-là « plusieurs lui diront : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom, que nous avons prophétisé ? en ton nom, que nous avons chassé les démons ? en ton nom, que nous avons fait beaucoup de miracles ? Et alors je leur dirai hautement : « Je ne vous ai jamais connus ! » Retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité. »

¹ *Examen des vues darbystes*, page 70.

Non seulement saint Paul ne dit pas que cette diminution de dons extraordinaires soit une preuve de la chute de l'Église, mais il y voit, au contraire, un progrès. En effet, dans 1 Cor. 13, 8, il dit : « Les prophéties ? elles disparaîtront ; les langues ? elles cesseront ; la science ? elle disparaîtra ; car notre science est limitée et notre don de prophétie est limité, et quand le parfait viendra, ce qui est limité disparaîtra. »

Ce verset nous montre bien que saint Paul fait passer l'Église par trois états : l'état d'enfance, l'état d'adolescence, l'état de maturité ou de perfection.

« Le premier, l'état d'enfance, est caractérisé par les dons extraordinaires.

« Le deuxième, l'état d'adolescence, désigné par ce mot de « maintenant, » est caractérisé par les trois dons qui surpassent tous les autres : foi, espérance, amour.

« Le troisième, l'état de maturité ou de perfection, est caractérisé par le fait qu'alors la foi sera changée en vue, l'espérance en possession.

« Il est donc bien évident, nous semble-t-il, que si M. Darby avait voulu prouver l'« apostasie de l'Église, » ce n'est pas sur la disparition des dons extraordinaires qu'il aurait dû s'appuyer, mais sur celle de ces trois choses dont l'apôtre dit : qu'elles demeurent ¹. »

¹ *Examen des vues darbystes*, p. 77.

Assurément, nous le reconnaissons et nous nous en humilions, les trois vertus chrétiennes ne sont plus ce qu'elles étaient aux premiers jours de l'Église ; mais elles demeurent pourtant. Quoique faible, le lumignon fume encore, et Jésus-Christ a promis de ne pas l'éteindre, tant qu'il y aurait en lui le plus petit signe de vie. Qu'on ne vienne pas nous dire que l'Église a apostasié, puisque, grâce à Dieu, elle n'est pas encore arrivée à cet état, décrit par Jésus dans Matth. 24, 12, et qui doit marquer la chute : « Et comme l'iniquité augmentera, l'amour du plus grand nombre se refroidira ; » dans Luc 18, 8, « le Fils de l'homme, à son retour, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » et par saint Paul, dans 2 Tim. 3, 2 : « les hommes seront égoïstes, avares, prétentieux, arrogants, médisants, rebelles à leurs parents, ingrats, irréligieux.... » v. 5, « se donnant des airs de piété et reniant tout ce qui fait la force de la piété. »

L'Église, semblable à un enfant, avait besoin, à son origine, d'un tuteur pour la diriger et faire son éducation. Cette éducation terminée, ce tuteur l'abandonna à elle-même. Elle possède le bon dépôt, elle doit le faire valoir au dedans et au dehors, un nouveau ministère est créé, qui a continué à vivre à travers les persécutions et les tribulations de toutes sortes. Il vivra jusqu'à la fin de l'économie présente.

B. — CONCLUSION

Dans le système darbyste que nous venons d'étudier, tout est-il mauvais? Non, assurément. Mais, comme nous le disions en commençant, si le principe sur lequel il repose avait été maintenu à sa place, nous croyons qu'au lieu de se perdre, ce système aurait porté d'heureux fruits pour le bien de l'Église. Malheureusement, il en a été autrement, ce qui a rendu ce principe faux dans son application et dans ses conséquences.

Nous le croyons faux, parce que, à côté des dons libres, il n'admet pas l'existence de dons régularisés en charges, et que, pour appuyer sa théorie, à une première erreur, M. Darby en ajoute une seconde: l'apostasie de l'Église.

Le ministère actuel, au contraire, est conforme à la Parole de Dieu, parce qu'il reconnaît ce que nie le darbyisme, parce qu'il place à la tête du troupeau l'ancien chargé de la diriger, et parce qu'enfin, loin de mettre sous le boisseau les dons qui peuvent le consolider, ce ministère cherche à les encourager et à les utiliser pour le bien de l'Église et la gloire de Dieu.

Vu, le Président de la soutenance,

Ed. VAUCHER.

Vu, le Doyen,

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

	Pages
Aperçu historique sur la doctrine darbyste en général	7

CHAPITRE II

Exposé de la théorie de M. Darby sur le Ministère ; passages à l'appui	23
--	----

CHAPITRE III

Examen de la théorie du Ministère et des passages cités . . .	30
---	----

CHAPITRE IV

Le Ministère dans le Nouveau Testament	44
--	----

CHAPITRE V

A. Résumé	61
B. Conclusion	66

